

Oran : Le quartier juif

Le quartier juif, nous écrit le Docteur Adolphe CHOUKROUN était délimité par une figure rectangulaire. Dans sa partie inférieure, il commençait au niveau de la Place d'Armes où se trouvait la Mairie avec ces deux lions, le grand magasin DARMON, le théâtre et l'arrêt des bus. A la Place d'Armes commençait la rue de la Révolution et la rue d'Austerlitz. Ces deux rues principales du quartier juif se terminaient à la Place Saint-André où se dressait l'église Saint-André, les écoles Saint-André filles et garçons. Dans une rue qui longeait l'église et se terminait en cul de sac se trouvait une pouponnière (garderie d'enfants), l'école israélite et le Club de gymnastique "La Concorde".

De l'autre côté de la place Saint-André et près de l'école des garçons jusqu'au Boulevard de l'Industrie se trouvait le stade de football du Calot.

Parrallèles aux rues de la Révolution et d'Austerlitz, deux autres grandes artères du quartier : la rue de Suez et la fameuse rue d'Acqueduc. Cette dernière marquait la limite du quartier juif par rapport au quartier de la Marine. Au nord de la Place Saint-André naissait le quartier musulman au niveau du cinéma "le Rex".

Plusieurs petites rues coupaient perpendiculairement ces grandes artères : les rues du Mont Thabor, de Léoben, du Capitaine Enkaoua, de Ludzen, du Caporal Signet où l'on allait chercher le lait chez Solé, la rue Friedland et d'autres petites rues qui ressemblaient plutôt à des impasses et où les maisons étaient si proches les unes des autres que lorsque le linge était abondamment étendu sur les fenêtres, les enfants pouvaient jouer sur le macadam et apprécier l'ombre durant les journées de grande chaleur.

Alors qu'à la moitié inférieure de la Rue de la Révolution jusqu'à la Place d'Armes l'on trouvait de nombreux bistrotts où on pouvait déguster la fameuse kemia et les brochettes et merguez grillées à l'heure de l'apéritif, la moitié inférieure de la rue d'Austerlitz devenait chaque matin un grand marché où les ménagères grouillaient discutant les offres des vendeurs aux multiples accents.

Tout en haut de la Rue d'Austerlitz qui était pavée, la rue de Léoben conduisait vers le Crève-Cœur où l'on allait chercher l'eau douce. Au N° 28 de la rue d'Austerlitz se trouvait la maison des Gabay, des Choukroun où habitaient les Kalfon, les Abécassis, les Torjman, les Amsellem, les Benayoun, les Guenoun; c'était également la maison de la synagogue du cœur du quartier juif, animée en permanence des prières des hommes les plus pieux. La rue de la Révolution et la Place d'Armes marquaient la frontière entre le quartier juif et les riches quartiers d'Oran : Rue d'Arzew, boulevard Galliéni etc... Une grande artère, la rue de Vienne marquait la transition entre les deux quartiers sur toute la longueur de la rue de la Révolution. Au sud de la Place d'Armes, la rue St Philippe nous amenait droit au quartier de la Marine.

Richard Ayoun dans l'Algérie N°15 écrit : "La communauté juive d'Algérie en son passé deux fois millénaire est partie intégrante du judaïsme d'Afrique du Nord mais ne constitue ni une entité ethnique pure ni un groupe homogène. Au hasard des courants migratoires, des fluctuations commerciales ou persécutions, les ancêtres des juifs d'Algérie viennent de divers horizons se fixer dans le pays. Sur ces origines nous possédons plusieurs traditions. Celles rapportées par la littérature talmudique placent en Afrique et probablement à Carthage des exilés des dix tribus d'Israël déportés en 722 avant J.C. par l'Assyrien Sennacherib. Nous possédons aussi des traditions locales, recueillies par les Pères de l'Eglise. Celles-ci font remonter encore plus haut la présence juive en Afrique du Nord. L'historien byzantin Procope explique au VI^e siècle que des Cananéens étaient arrivés poursuivis par Josué et qu'une inscription gravée sur deux stèles comportait la phrase : "Nous sommes ceux qui ont fui devant Josué, fils de Navé". Nous trouvons des attestations de la présence juive à l'époque romaine. Des pèlerins étaient venus d'Afrique à Jérusalem lors de la Pentecôte 28. Au 1^{er} siècle, une émigration s'est produite en direction de l'Afrique du Nord occidentale. Au début du VII^e siècle, une immigration a lieu en provenance d'Espagne à la suite des décrets antijuifs des rois visigoths. Du commencement du VIII^e siècle à la fin du XIV^e, le sort des communautés juives est mal connu. Une immigration juive en provenance d'Irak et de Syrie, à l'intérieur du vaste courant migratoire qui drainait alors les masses musulmanes d'Orient vers l'Occident, des pays du Croissant autrefois fertile et maintenant désert vers le Maghreb et l'Espagne. Puis les Almohades maîtres du Maghreb et de l'Espagne, poussés par la doctrine de leur Mahdi Ibn Tumart, résolurent d'islamiser tous les dhimis. Les juifs fuirent la péninsule ibérique en 1391 à la suite des persécutions en Castille et Aragon, jusqu'en 1492. Du Portugal l'immigration commence en 1397 jusqu'au XVIII^e siècle avec les Marranes portugais. La grande mutation du judaïsme d'Algérie se produit au XV^e siècle d'une part lorsque les masses juives espagnoles repeuplent les cités d'Algérie et d'autre part lorsque leurs rabbins sont en passe d'imposer leur autorité et leurs réformes aux communautés existantes".

Lorsque les Espagnols s'installent à Oran et à Mers-El-Kebir, la communauté juive locale n'a que des rapports commerciaux avec l'occupant. Cependant qu'elle souffre d'être considérée comme "dhimis" par les Turcs et la population

musulmane. On sait que la conquête de l'Algérie par la France eu pour origine une douteuse affaire de blé : les créances Baccri. Les juifs d'Algérie se rallièrent en masse aux français et très vite envoyèrent leurs enfants dans les écoles françaises. Dès 1870, le décret Crémieux faisait d'eux des citoyens français. Ils n'en gardaient pas moins leurs usages et leurs coutumes. Voici, communiqué par Melle Meunier, un extrait du rapport du Dr G. Séguy au Congrès pour l'avancement des sciences qui se tint à Oran en 1888 : "Rue D'Austerlitz : Ici, un savetier raccommode pour deux ou trois sous une paire de babouches bonnes à jeter à la rue. Voici un gargonier : Sur un petit réchaud de charbon placé sur une table ronde qui s'avance dans la rue, il fait cuire des morceaux de foie, achetés vers la fin de la journée chez son voisin le boucher, et embrochés dans un roseau, tandis que fredonnant une habanera, sa voisine, une brune espagnole aux cheveux noirs et luisants, dénoués et retenus dans un foulard de soie blanche coquettement noué derrière l'oreille, plonge dans l'huile bouillante qui chante dans sa poêle des sardines enfarinées qu'elle empile dans un plat en attendant le consommateur. Plus loin, un orfèvre indigène, assis à la turque, devant un petit établi bas, ses bésicles sur son nez, sa tabatière remplie d'une poudre fine de tabac à la rose sur les genoux, soude une paire de boucles d'oreilles cassées qu'attend, en fumant sa cigarette, un arabe allongé sur le seuil de la boutique.

Voici un barbier : celui-ci est un moderne, il est de la jeune école, il coiffe à la mode de Paris : raie au milieu, bandeaux collés sur le front. En outre, il élève des serins et s'en fait de petites rentes. Pendant qu'il lisse les cheveux de son client et que ses serins gazouillent leur gaie chanson, une espèce de chant monotone, languissant comme une plainte s'échappe de la maison d'à côté. Ce sont des enfants qui scandent des phrases du Talmud sous la conduite d'un vieux rabbin à longue barbe blanche".

"Cette rue n'avait pas beaucoup changé, écrit Melle Meunier, quand nous la fréquentions. Il y avait toujours des cordonniers, des marchands de toutes sortes, y compris les marchands d'herbes amères et de fèves et de graines de lupin bouillis, de graines de melons séchées, et de minuscule aubergines confites. Il n'y avait plus d'espagnole qui faisait frire des sardines, mais des vendeurs de merguez et de brochettes qui rôtissaient en plein air et dont l'odeur caractéristique emplissait la rue. Les boucheries étaient de beaux magasins et vendaient exclusivement de la viande Kashér, et il n'était pas rare, au coin d'une ruelle, d'apercevoir un modeste rabbin tuant des poulets et autres volailles de façon rituelle.

Les magasins de radios et de disques étaient nombreux, les coiffeurs avaient remplacé le barbier de la rue, mais il y avait encore des échoppes de fripiers et la petite école hébraïque était toujours là. Et tout à l'extrémité de la rue d'Austerlitz, il y avait une espèce de Mont de Piété : Un vieillard enturbanné vêtu d'un caftan usé, examinait les bijoux qu'on lui apportait, pesait, marchandait. Il achetait d'ailleurs aussi bien qu'il prêtait et vendait des pièces d'or dont juives et musulmanes étaient heureuses de se faire faire des bijoux. Lui aussi avait des serins dans des cages.

Quel souvenir de vie bruyante évoque cette rue où une foule bigarrée se bousculait croiant, s'injuriant ou riait, entourée par les boniments des marchands, tandis que le marchand d'eau, portant la peau de chèvre qui sert d'outre, agitait sa clochette.

On arrivait au bout de la rue vers l'Eglise St André et sa placette, si l'on tournait à gauche dans la ruelle ou vers cette longue descente en pente vers la rue des Jardins, si l'on tournait à droite; cette descente qu'on appelait le Crève-Cœur, à cause de la fatigue éprouvée dans la remontée, s'appelait en réalité rue du Mont Thabor. Je n'ai jamais vu dans l'esprit de ceux qui l'avaient ainsi nommée si le Mont Thabor était la montagne palestinienne de la Transfiguration ou le sommet des Alpes du même nom. Mais j'ai si souvent descendu et remonté cette pente caillouteuse, ruisselante de boue quand la pluie méditerranéenne tombait en déluge".

M. Koubi évoque avec émotion son quartier. Il n'y habitait pas mais y possédait la boucherie charcuterie de bœuf la plus renommée. Il raconte comment le taureau tué dans les arènes les jours de corrida était particulièrement apprécié : il était censé porter bonheur !

Dans les cafés avec la kemia on mangeait les tramousses, les pois chiches, les escargots piquants, les beignets de morue. Le "Moderne" et le "Lucullus" donnaient des assiettes de couscous et de "berbouche", gras-double, viande frite, haricots, boulettes de viande, saucisses de gras-double très épicés et la méguena. Les ménagères juives cuisinaient le vendredi pain et gâteaux que les enfants transportaient au four du boulanger sur des plateaux. Elles préparaient la Tafina. Vers quatre heures, les enfants allaient chercher au four le pain et y apportaient la casserole de tafina. Chaque casserole avait son numéro. Et vers onze heures du soir les enfants allaient chercher la casserole.



La rue d'Austerlitz

C'était, dit-il un quartier plutôt pauvre mais le marché regorgeait de marchandises : magasins et éventaires dehors : des fruits, des légumes et de merveilleux poissons. En haut de la rue des Juifs, c'est à dire la rue d'Austerlitz se trouvait un bain-maure et les maisons closes de la rue du Mont Thabor étaient très connues. Il y avait là de petites usines de pain azyme et cinq ou six synagogues dans des immeubles particuliers.

Marchands arabes et juifs vivaient en bonne intelligence. Toutes les transactions se faisaient en liquide. Le soir les gens prenaient le frais sur le pas des portes et descendaient leur chaise pour bavarder entre voisins. Les jours de fêtes arabes, juifs et espagnols se réunissaient, on échangeait des gâteaux. Le jour du Shabat tout était fermé y compris les magasins arabes. Les juifs fermaient pour l'Aïd. Tout le quartier était pavoisé pour le 14 juillet car les habitants étaient très patriotes. "La Concorde" était une société de gymnastique dont le moniteur était M. Abram Kouby.

Tous les vendredis entre 10h et 13h les mendiants passaient dans les commerces et chez les particuliers.

Il y avait peu de marchands ambulants sauf le marchand d'eau qui passait avec ses bidons en carriole, mais les juifs pauvres se contentaient de l'eau saumâtre du robinet.

Les fêtes donnaient lieu à des rites bien suivis : Pour la Pâques, on vendait sur un plateau que l'on passe sur la tête de chaque convive une pâtisserie aux amandes et au miel appelé "Ranotchet" et des figues et des dattes. Pour la Mimouna, les gens allaient les uns chez les autres : toutes les maisons étaient ouvertes. On offrait des friandises, gâteaux et sucreries. C'était une joie pour les enfants. Pour la fête des cabanes, on aménageait des maisons de roseaux sur les terrasses et on y prenait les repas. Pour Pourim on se déguisait : on faisait un grand tour ou un petit tour suivant l'argent dont on disposait.

Les Koubi seraient une des plus anciennes familles d'Oran, M. Koubi raconte, mais il ne sait si c'est une légende, qu'une de ses ancêtres nommée "Bender-néné" (la Douce) fut brûlée en place d'armes avec 6 de ses enfants ?

Une figure typique du quartier était Rello, le marchand forain. Les gens avaient tous des surnoms : "Ranior" (les rageurs) ou "Bormala" (les fils de la bourrique) !

Les enfants jouaient au "carrico" ou se confectionnaient un jeu avec des boîtes de sardines et de la ficelle.

Il n'était pas rare de voir des arabes ivres-morts à l'alcool à brûler. Pendant les événements de nombreux attentats eurent lieu dans le quartier et une mitraillette

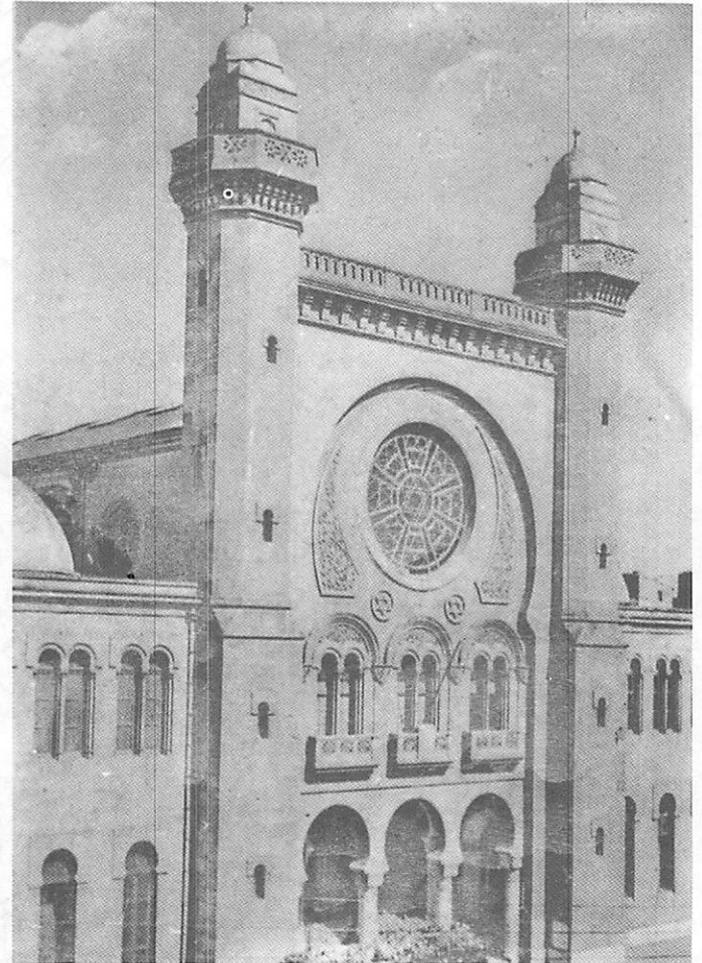
avait même été installée sur le toit d'une maison, elle tirait sur les CRS-barbouzes du Ravin Raz-El-Aïn.

Presque toutes les jeunes filles des familles modestes du quartier ont peu ou prou travaillé au grand magasin Darmon qui vendait du tissu au bas de la rue d'Austerlitz. Le nombre de certificats de travail décernés par cette maison à ses anciennes employées attira l'attention d'un fonctionnaire du service des rapatriés à Nice qui s'écria : "Mais cette Maison Darmon, c'était pire que la SNCF !".

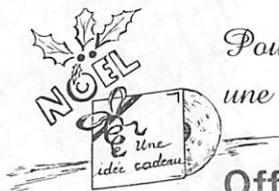
Le cœur du quartier était la grande synagogue : M. Jacques Benichou écrit : "C'était une des plus belles du monde après celle de Turin. Elle a été construite par souscription, avec les petits sous des fidèles, avant 1900 par M. Kanoui. L'intérieur était somptueux, les marbres venaient d'Italie, et elle pouvait contenir plus de mille personnes en bas et aux deux étages (pour les femmes). Elle avait des orgues et des chanteurs réputés. Les mariages étaient splendides et toutes les cérémonies y revêtaient un particulier éclat".

Ainsi, grâce aux témoignages de personnes qui y ont vécu les plus belles années de leur vie, nous avons pu évoquer ce quartier si typique de notre cher Oran. Je pense que beaucoup de nos lecteurs en seront émus.

Geneviève de TERNANT



La Synagogue



Pour vos fêtes de fin d'Année...
une bonne idée cadeau !

Offrez ou offrez-vous,
les disques ou cassettes
du chanteur Pied-Noir

Jean-Paul GAVINO

A RETOURNER AVEC SON RÉGLEMENT AUX : EDITIONS GM
Rue du Chemin vert - 94440 MAROLLES - Tél. 16.1.45.99.36.93 (Port et
emballage compris France Métropolitaine)

TITRES	PRIX	QUANTITÉ	MONTANT
33t <input type="checkbox"/> Méditerranée.....	80 F
K7 <input type="checkbox"/> (10 chansons)			
33t <input type="checkbox"/> Moi, je suis né Pied-Noir	80 F
K7 <input type="checkbox"/> (9 chansons)			
45t <input type="checkbox"/> Alger la Blanche/Oran.....	30 F
45t <input type="checkbox"/> Le déraciné/Il y a 20 ans.....	30 F
TOTAL :	

**DISCOGRAPHIE
JEAN-PAUL GAVINO**